

Papyrus Bodmer 48 : Iliade 1, 45-58

Autor(en): **Hurst, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **47 (1990)**

Heft 1

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-36880>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Papyrus Bodmer 48

Iliade 1, 45–58

Par André Hurst, Genève

Ce «petit fragment», au sens technique que l'on donne à cette expression¹, se trouve à la Bibliotheca Bodmeriana de Cologny-Genève, acquis sans doute par le collectionneur Martin Bodmer avant l'achat du lot qui constitue l'essentiel des manuscrits sur papyrus de cette bibliothèque².

Il avait été vu par E. Turner, et c'est lui, sans doute, qui a inspiré la petite note jointe originalement au papyrus et qui contenait l'identification du texte ainsi qu'une datation au 3^e siècle de notre ère.

Pour que les vers soient correctement lisibles, il a fallu rapprocher les deux pièces de papyrus qui constituent ce fragment (v. planche 1). L'indice principal qui guide cette démarche est l'état de conservation du cinquième vers (= Il. 1, 49). Au vers suivant, les fibres des deux pièces s'emboîtent d'ailleurs parfaitement si l'on effectue cette opération simple. Sous cette forme, le fragment prend place dans un rectangle de 8,2 cm de hauteur sur 6,5 cm de largeur. Il est écrit sur la fibre horizontale et le dos est vierge, ce qui porte à penser qu'il doit s'agir d'un morceau de volumen.

L'examen de l'écriture confirme la date proposée du 3^e siècle de notre ère: fine et droite, relativement déliée, elle respecte généralement la bilinéarité (ϕ dépasse légèrement cependant que τ et π sont en retrait); les verticales sont un peu plus épaisses que les obliques et que les horizontales, avec quelques retraits sur μ , ρ , ϕ , χ ; la barre médiane de l' ϵ est parfois liée au caractère suivant. Cette écriture peut être rapprochée de celle d'un texte comme le papyrus d'Oxyrhynque 2889³ ou encore d'exemples donnés par Turner et Parsons⁴.

* Ce texte a été présenté sous forme de communication au XIX^e congrès de papyrologie du Caire, 2–9 septembre 1989.

1 On se réfère ici aux catégories de W. Lameere, *Aperçus de paléographie homérique* (Paris/Bruelles 1960) 4–5.

2 Tout comme le *Papyrus Bodmer 49*, cf. *Mus. Helv.* 43 (1986) 221–230.

3 *The Oxyrhynchus Papyri*, t. XXXIX (1972) ed. E. Lobel, qui date ce texte (Aeschines Socraticus, *Miltiades*) «early in the third century» (p. 48).

4 *Greek Manuscripts of the Ancient World* by E. G. Turner, second edition revised and enlarged, edited by P. J. Parsons (London 1987, University of London, BICS Supplement 46), aux numéros 84 (3^e siècle, Plat. *Phaedr.* = *Pap. Oxy.* VII 1016, Toledo, USA, avec moins de respect de la bilinéarité), 49 (Ap. Rh. *Arg.* = *Pap. Oxy.* XXXIV 2699, moins fin et incliné vers la droite, daté du 4^e siècle dans cette édition, mais du 3^e dans la première édition du livre), 17 (Sappho, Bodl. Ms. Gr. Class. c. 76 [B], 2^e siècle), e.g.

La hauteur des lignes est en moyenne de 3 mm, celle des interlignes de 4 mm. La plus haute lettre est φ (5 mm), τ et π ne mesurant que 2 mm de haut. Pour la largeur, les lettres oscillent entre 0,4 mm (ι), 2 mm (ε), 3 mm (α) et 4 mm (π, ν, ω). La largeur d'une colonne de texte peut être évaluée à environ 10 cm. Contrairement à l'illusion que pourrait donner la photographie, nous n'avons pas la marge supérieure: l'espace visible au-dessus du premier φ n'est constitué que par ce qui subsiste de la fibre verticale du verso. Ajoutons que le texte contient quelques signes diacritiques qui seront discutés dans les notes (un tréma à la ligne 3, des apostrophes aux lignes 3 et 8 (?), un signe difficile à la ligne 1). A la ligne 6, un iota est rajouté entre les lignes.

On sait que le début de l'Iliade jouissait d'une faveur exceptionnelle dans l'antiquité. C'est la partie du texte homérique pour laquelle on a le plus grand nombre de paraphrases⁵, à commencer par celle que Platon lui consacre dans la République (3, 393d–394a). C'est également une partie très bien représentée dans la tradition manuscrite antique. Pour les vers contenus dans notre papyrus, on trouve neuf témoins cités dans la seconde édition de Pack⁶; il s'agit de papyrus copiés entre le premier et le 3e siècle de notre ère. Il faut leur ajouter les cinq témoins qui sont venus à notre connaissance depuis la parution du catalogue de Pack dans sa seconde édition⁷. Ce qui frappe, c'est la grande cohésion de cet ensemble de textes. Le texte de B 48 ne fait pas exception à la règle: il est conforme à la vulgate de l'Iliade et témoigne ainsi au passage, une fois de plus (cf. ad 46–47), du peu d'influence qu'ont eu les travaux des éditeurs alexandrins sur les éditions commerciales des grandes épopées⁸, ou, à tout le moins, du peu de traces qui ont subsisté de leurs annotations marginales.

5 Cf. W. Lameere, op. cit. (supra n. 1) 57–64.

6 Roger A. Pack, *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt* (Ann Arbor 1965) numéros 560, 561, 564, 565, 566, 567, 569, 570, 571. Pour ce dernier cas, le papyrus de Genève 95, qui contient la fin des vers 1, 44–60, il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il ne saurait parvenir du même texte que B 48: non seulement son écriture est fort différente (une «formal round» du 2e siècle), mais il redouble B 48 sur quelques lettres du v. 51 et du v. 53, et ne saurait donc être son complément.

7 On les trouvera dans les publications suivantes: 1. G. M. Parassoglou, *Three Homeric Papyri from the Yale Collection*, CE 46 (1971) 313–320 (le premier est un fragment de codex du milieu du 2e siècle contenant *Il.* 1, 1–94); le professeur Odile Bouquiaux-Simon (Liège) me signale que ce texte est actuellement le P. Yale 2.90 et qu'on le date aussi du 3e siècle. 2. H. Maehler, W. Müller, G. Poetke, *Ilias-Handschriften aus der Berliner Papyrus-Sammlung*, APF 24–25 (1976) 5–38 (P. 6869 B fr. 1, du 1er–2e siècle, contient *Il.* 1, 54–64; au vers 57, επι [pour επει] n'est sans doute pas une vraie variante). 3. N. E. Priest, *Michigan Homeric Papyri I: Iliad A–P*, ZPE 46 (1982) 51–94 (les fragments 1 [2e siècle] et 2 [3e siècle] contiennent *Il.* 1, 32–57 et 37–47). Ces textes avaient déjà fait l'objet d'une publication par le même auteur dans *Homeric Papyri in the Michigan Collection* (Diss. University of Michigan 1975) 12–19. 4. C. Gallazzi, *Frammenti letterari greci da Medīnet Mādī*, ASAE 69 (1983) 183–193 (dont un fragment du 2e–3e siècle contenant *Il.* 1, 42–49).

8 Sur ce point, cf., e.g., S. West, *The Ptolemaic Papyri of Homer* (Köln/Opladen 1967), ainsi que N. E. Priest, *Homeric Papyri in the Michigan Collection* (supra n. 7).

Le texte de B 48 a été collationné à l'aide de l'édition courante de Th. W. Allen (*Homeri Opera*, Oxford, 3e édition 1920) et en tenant compte de l'apparat critique de l'édition de A. Ludwich (*Homeri Ilias*, t. I, Leipzig 1902).

Texte

Papyrus Bodmer 48 (B 48): Iliade 1, 45–58

- 45 τοξ' ωμοικιν εχων] αμφηρεφεα[τε φαρετρην
εκλαγξαν δ' αρ οιοτοι επ ωμων χ[ωομενοιο
αυτου κιν]ηθεντο[ο] δ' η̄ε νυκ[τι εοικως
εζετ' επειτ απα[νευ]θε νεων μ[ετα δ' ιον] εηκε
δει]νη δε κλαγγη γενετ αργ[υρεοιο] βιοιο 5
- 50 ουρηα]ο μεν πρωτογ[επ]ω̄ιχετο[και κυνας αργους
αυταρ] επειτ αυ[τοι]β[ε]λ[ος] εχεπ[ευκες] εφιεic
βαλ]λ'αιει δε πυ[ραι νε]κυ[ω]ν καιο[ντο] θαμειαι
εν]νημαρ με[ν ανα]στρα]τον ω̄ιχετο κηλα θεοιο
τη] δεκατη δ[αγορη]νδε] καλεcc[ατο] λαον Αχιλλευς 10
- 55 τω]ι γαρ.[επ]ι φ[ρε]ιθηκε θε]α λευκ[ωλε]νος Ηρη
κηδ]ετο γ[αρ] Δαναων οτι ρα θνησκοντας ορατο
οιδ επει [ουν ηγε]ρθεν ομηγερες τ εγενοντο
τοι]ι δ αγ[ι]σταμενος μετεφη ποδας ωκυσ Αχιλλευς

1 (45) On voit un signe semblable à un esprit rude à côté du premier φ. 7 (51) Le premier ε est prolongé vers le haut, ce qui donne l'impression qu'il y aurait un accent. La lecture de β fait difficulté: on a l'impression d'un δ. 8 (52) L'apostrophe après λ n'est pas assuré.

46–47 ath. Zen. 46 ὤμων codd.: ὅμων L 47 εοικώς codd.: ἐλυθείς Zen. 51 ἐφιείς: ἄφιείς aliqui codd. 56 ὁρᾶτο codd.: ὀρῆτο Zen.

Notes

45 Le petit signe lisible à côté du premier φ pourrait-il n'être que le retour décoratif du bas du ρ de καρήνων du vers précédent?

46–47 Rappelons que les scholies disent ici: ὅτι Ζηνόδοτος ἀμφοτέρους ἠθέτηκεν οὐ καλῶς (ad A 46–47, cf. Scholia Graeca in Homeri Iliadem rec. H. Erbse, t. I, Berlin 1969). B 48 montre une fois de plus que la condamnation de Zénodote est demeurée sans effets. On se trouve d'ailleurs ici dans un cas où nos scholies mentionnent simultanément l'athétèse de Zénodote et une correction du même Zénodote pour le vers 47 (ad M 463, id. t. III, Berlin 1974): ὅτι Ζηνόδοτος γράφει «νυκτὶ ἐλυθείς»). L'état de B 48 ne permet pas de voir s'il portait ce texte.

46 ὤμων, bien lisible, décidément préférable à la leçon du manuscrit de Leipzig 1275 (ὅμων) (aux environs de 1300 selon Ludwich).



Planche 1. Papyrus Bodmer 48

Leere Seite
Blank page
Page vide

47 La notation du tréma et de l'apostrophe signalent des difficultés d'«exécution» du texte à la lecture à haute voix. En effet, le groupe OΔHIE sans ces précisions, pourrait se concevoir comme ó δῆ ιε-, e.g. Ces détails de notation nous rappellent donc que le texte écrit, dans l'antiquité, est perçu un peu comme nous percevons aujourd'hui une partition musicale.

50 Le iota interlinéaire a visiblement dû être ajouté du fait qu'à la copie, l'absence générale de notation du iota adscrit a entraîné une confusion: le modèle sur lequel notre texte a été copié comportait sans doute le iota adscrit (peut-être sporadiquement). Le copiste l'aura systématiquement omis: il aura par conséquent, dans un premier temps, copié le groupe ωιχετο sous la forme ωχετο, percevant le groupe ωι comme s'il s'agissait, par exemple, d'un relatif. La perception correcte du verbe a conduit ensuite à la correction. On a donc l'impression de saisir sur le fait le passage d'une édition plus élaborée à un texte de moindre qualité.

51 La fin du vers n'étant pas conservée, on ne sait si B 48 se range du côté de l'exceptionnel ᾠφιεíc (comme c'est le cas dans quelques manuscrits et, parmi les papyrus récemment publiés, dans le P. Mich. inv. 13) ou du plus fréquent ἐφιεíc.

53 Pour mémoire, on rappellera que nos scholies (ad M 25, Erbse, t. III, Berlin 1974) se font l'écho d'une discussion sur ἐννῆμαρ et son interprétation en ἐν ἡμαρ, interprétation qui ne retentit bien évidemment pas sur notre passage, dès lors que le «dixième jour» est explicitement mentionné dans la suite.

56 L'état de B 48 ne permet pas d'observer si la variante ὀρῆτο (Zénodote, cf. Schol. A 56c) était représentée.